

Sophie de Santis

Ils ont entre 26 et 32 ans et brillent sur la scène française par leur esprit innovant. En ce début d'année, rencontre avec trois talents remarquables lors de la semaine de la création à Paris.

Lou Lolita Armon, la passion de la terre

La porcelaine est sa madeleine. Limoges, sa terre. Depuis toujours Lou Lolita Armon est imprégnée de cet art du feu dont elle a fait son métier. À 26 ans, elle vit et travaille toujours dans cette région qui la soutient tout. « J'ai grandi à la campagne entre le Limousin et le Dorado. De près ou de loin, j'ai toujours connu cette pratique ancestrale », raconte-t-elle posément, d'une voix douce. Après un BTS arts et design céramique, elle décroche un diplôme à l'École Limoges et enchaine les contrats d'apprentissage chez Bernaudat, où elle perfectionne son apprentissage des arts de la table. Repense après son master, elle est invitée à une résidence d'un an à la Manufacture nationale de Sèvres. « Un lieu merveilleux qui possède une incroyable réserve de musée. » C'est le fruit de son travail réalisé à la manufacture qui sera présenté au centre de Paris, à la Galerie de Sèvres, du 16 au 20 janvier. L'exposition « Affluement (Low Relief) » dévoilera deux séries d'œuvres, l'une autour de la sculpture en grès, l'autre de la porcelaine. S'attacher à la sculpture monumentale ne l'impressionne pas. « Le geste de la main, le toucher... Il y a un rapport très physique au corps qui me plaît », explique la jeune artiste qui façonne ses hautes pièces dans le grès, comme des stalagmites ou des stalactites, auxquelles elle donne un effet métallisé ou bruni. « C'est une réflexion sur l'environnement qui m'inspire, une manière d'explorer le mystère des contextes culinaires, nombreuses dans ma région », poursuit-elle. Par ailleurs, le travail de la porcelaine lui a permis de renouer avec ses premières pratiques en céramique et d'expérimenter des techniques d'émailage ainsi que des effets de matière inattendus. Sa série de vases écumards propose une réinterprétation radicale des formes classiques de vases de Sèvres, réalisés grâce à la technique du collage d'épaisseurs couches de matières dégraissantes pour accentuer l'effet minéral. Elle y ajoute de fausses concrétions, comme une « éruption volcanique du paysage ». Si le vase est tout en rondeur, « le coffre de rangement épaté » en céramique émaillée d'un lustre métallique qui apparaît une touche pour le moins piquante !

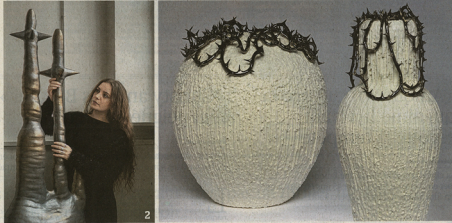
Exposition « Affluement (Low Relief) » de Lou Lolita Armon, du 16 février au 20 janvier à la Galerie de Sèvres, 4, place André-Molroux, Paris (75013)

Thomas Takada, la nature à sa portée

La démarche poétique de Thomas Takada, 31 ans, est singulière. L'architecte et designer franco-japonais, né au Japon et éduqué aux États-Unis, se distingue en imaginant des habitats et des objets conçus à partir de matériaux ordinaires collectés dans son environnement immédiat (feuilles, branches, cailloux...). Il qu'il assemble ensuite en structures gracieuses. Ces objets deviennent aussi des pièces de mobilier usuelles. Il a déjà réalisé, il ne fait remonter à la Villa Noailles, avec un luminaires-fleur de papier à la main. Il est alors récompensé par deux prix : le grand prix Design Parade Tordien Van Cleef & Arpels et le prix Visual Merchandising de l'Union Française de l'Architecture. L'EDSA de Paris-Belleville, Thomas Takada s'attache à exprimer ses idées de manière minimale. Habile, presque instinctive, « une exigence formelle lors de mon passage chez Junya Iguchi », Association, à Tokyo, où il a affirmé qu'il ne peut réussir devant pouvoir être comprise par un enfant. « Debut février, il présentera au Marcé une série de luminaires de collection Grand prix de la biennale d'excellence Graines d'Éclairage. » Je suis inspirée par ce que notre environnement physique peut nous apporter, l'acoustique, la collecte des feuilles mortes dans la rue et des parcs sur les châtiments dans Paris ou



Rendez-vous avec la jeune garde du design



1. Thomas Takada et sa lampe Maplesens.

2. Lou Lolita Armon, céramiste et sculpteur, et ses vases réalisés à la Manufacture de Sèvres.

3. Edgar Jayet et la chaise Chantilly, créée pour le Musée Condé.

LOU LOLITA ARMON, AURELYN FAÏT, MATTHIEU VÉZIN, OLIVIER PROCTOR

gré de nos balades. « Ces objets faits de matériaux bruts et « gratuits » composent ses dessins de créations qui touchent et séduisent à la fois par autant de simplicité. Sa démarche peut s'apparenter à l'art povera, éternelle source d'inspiration pour la nouvelle génération de créateurs, à laquelle il faut ajouter des préoccupations écologiques. L'organisme tient une place centrale dans mon travail. Il s'agit d'ouvrir les yeux sur les matériaux qui nous entourent », ajoute-t-elle. « L'œuvre de la chaise Maplesens est la dernière de mon travail. Elle pourrait être : pourquoi utiliser des produits manufacturés lorsque la nature présente est la portée de main ? À partir de déchets, j'ai créé la chaise Maplesens de Lou Lolita Armon.

Edgar Jayet, le goût des arts déco

À 28 ans, Edgar Jayet est un jeune homme pressé. Il dirige déjà un studio de six personnes en plein cœur de Saint-Germain-des-Près, à Paris. Ce créatif intello, diplômé de l'École Camille, s'est entouré des meilleurs talents pour livrer des réalisations très abouties. Passionné des arts décoratifs du XVIII^e siècle, il fait appel le plus souvent à des artisans d'art chevronnés. On l'a croisé à la Pagoda, rue de Condé, la dernière demeure, lors de Paris Déco Off, où il a mis en scène la nouvelle collection de tissus Leblanc. Très actif, il rachète les propriétés. Il vient de répondre à une commande de prestige du château de Chantilly pour

réaliser la chaise Chantilly, sur laquelle seront assis les gardiens du Musée Condé. L'assise est fabriquée en hêtre teinté Napoléon III (vernis sombre), cuir naturel et clous de tapissier en laiton. Pour cette chaise, dessinée par ses soins, il a collaboré avec un menuisier en sièges (MOF), un sellier et un bronzier d'art. Sa clientèle ? « Cet objet sera édité et commercialisé, sur commande », souligne-t-il. Mais il son prix, 4900 euros, en fait un objet de luxe et d'exception. Agissant aux commandes des institutions, Edgar Jayet multiplie également les relations avec les grands établissements, tel le Mobilier national, qui lui a donné sa chance des 2023 avec la présentation d'une première collection de pièces dont certaines ont été acquises directement. L'allée le fait aussi rêver. « Je partage mon temps entre Paris et Venise, c'est l'endroit idéal pour nouer des contacts à l'international, notamment pour la réalisation d'œuvres privées », affirme-t-il. De la Cité des doges à Rome, il n'y a qu'un pas. La Villa Médici lui a confié une commande spéciale : l'arménagement, pour la fin de cette année, d'une chambre destinée aux hôtes de prestige. Une vitrine d'excellence du savoir-faire français qu'Edgar Jayet conçoit avec la maison Kink, agenceur de luxe. Aux côtés du jeune esthète, adepte du chair-obscure, on trouve la crème des artisans : un lagueur sur bois, un créateur de papier peint ou encore un orfèvre, tous lauréats du prix Lilliane Bettencourt pour l'Intelligence de la main. Pour autant, Edgar Jayet n'est pas passéiste ? « Pas du tout. Je ne fais pas du néoclassicisme. Mon idée est d'utiliser un prototype créatif pour parler du goût du XVIII^e dont nous sommes les héritiers. » ■ Musée Condé, au château de Chantilly, et PAD Paris, du 18 au 22 avril, aux Tuileries (75001).